

---

# L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE

## ANCIENNE

---

(Suite. — Voir les nos 123 et 124)

---

Les Tyriens s'étaient établis en Sicile sans plus de difficultés qu'ailleurs, et ils n'avaient éprouvé que peu d'opposition de la part des indigènes, les seuls qui, au moment de leur prise de possession, pouvaient leur susciter quelque obstacle. Mais, au ix<sup>e</sup> et au viii<sup>e</sup> siècle, étaient venues s'installer à côté d'eux de nombreuses colonies grecques, doriennes et ioniennes, voisines incommodes, s'il en fût, qui se contentèrent difficilement de la portion de territoire restée disponible, refoulèrent les indigènes dans le centre de l'île, s'agrandirent aux dépens des anciens établissements et finirent par arriver à un haut degré de prospérité. Il résulta de là que, lorsque Carthage voulut, au vi<sup>e</sup> siècle, recueillir l'héritage de Tyr dans ce pays, elle le trouva singulièrement compromis, et fut obligée, dans le principe, de borner son occupation à quelques points insignifiants. Devenue plus tard maîtresse des autres îles de la Méditerranée occidentale, elle ne se contenta plus seulement d'une partie d'une contrée dont la possession totale devait lui assurer les plus grands avantages, et elle eut alors à entrer en lutte avec les Grecs, adversaires sérieux, qui lui donnèrent fort à faire. Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans le détail des campagnes qui s'ouvrirent à cette occasion; il suffira de noter, en passant, les résultats qu'elles produisirent au point de vue des Africains alliés. Les premières expéditions contre la Sicile commencèrent en 543, et furent em-

ployées surtout à occuper les points qui restaient encore aux Tyriens. Les hostilités contre les Grecs ne commencèrent sérieusement que près d'un siècle plus tard et se succédèrent pendant longtemps avec des alternatives de succès et de revers. Les mercenaires à la solde de Carthage ne s'y montrèrent pas toujours très-dévoués à la cause qu'ils s'étaient engagés à servir, et les embarras qu'ils suscitèrent ajournèrent indéfiniment la conquête. En 395, lorsque le général carthaginois Himilcon, voyant son armée décimée par la peste sous les murs de Syracuse, se fût embarqué sans ramener avec lui les auxiliaires, les indigènes de l'Afrique se soulevèrent en grand nombre et demandèrent avec quelque raison, du reste, un compte sanglant de l'abandon des leurs. En 309, lorsque les Grecs de la Sicile, sous la conduite d'Agathocle, débarquèrent à leur tour dans l'Afrique propre et portèrent la guerre sur le territoire même de Carthage, ils trouvèrent de nombreux adhérents chez les tribus indigènes qui, sans aucun souci pour les anciennes alliances, accoururent de fort loin se ranger autour d'eux. Après avoir à grand'peine conjuré le premier danger, Carthage fut longtemps impuissante à faire rentrer dans le devoir les populations de la Zeugitane, de la Byzacène et du littoral de la Tripolitaine ; et, quant à ses voisins de l'ouest, elle ne parvint jamais à reconquérir sur eux toute son influence première. Néanmoins, malgré toutes ses difficultés, la conquête de la Sicile n'avait été que retardée, les colonies grecques épuisées avaient succombé en partie ou étaient réduites à l'état de vassales, déguisant leur situation sous la dénomination d'alliées. Encore un léger effort, et les Carthaginois allaient être maîtres de toute l'île, lorsqu'ils se heurtèrent contre les Romains.

### CHAPITRE III

Rome, monarchie pendant deux siècles, et république ensuite, avait été fondée vers 753. Malgré les obstacles de tout genre contre lesquels elle s'était heurtée, elle avait grandi rapidement,

absorbant les populations qui l'entouraient et se rendant maîtresse de toute la péninsule italique. Consolidée à l'intérieur et se sentant parvenue à un haut degré de force, elle commençait, au troisième siècle, à porter ses armes au dehors, préluant ainsi à la fondation du plus vaste empire qui ait jamais existé. Dans de pareilles conditions, elle devait naturellement voir d'un oeil jaloux la prospérité croissante de Carthage, et il était difficile que la bonne entente pût s'établir d'une manière durable entre deux puissances aussi désireuses l'une que l'autre de s'étendre et de dominer.

La Sicile fut le premier champ de bataille sur lequel elles se rencontrèrent. Les Mamertins, sorte d'antiques condottieri de la côte du Brutium, en face de Messine, qui avaient pris part à toutes les guerres siciliennes et qui étaient arrivés à guerroyer pour leur propre compte, se trouvaient en lutte avec Hiéron II, roi grec de Syracuse, allié des Carthaginois. Battus par leur adversaire, ils appelèrent à leur aide les Romains qui n'eurent garde de laisser échapper une aussi belle occasion de mettre le pied en Sicile, et les hostilités commencèrent. Les alliances, tour à tour rompues et renouvelées avec les Mamertins et les colonies grecques, ne furent que le prétexte, et la guerre, une fois engagée, se poursuivit entre les deux républiques qui se prirent à partie, l'une l'autre, sans plus de souci de leurs alliés respectifs. Telle fut l'origine des guerres puniques, du nom latin *Pœni* des Carthaginois ; ces guerres, au nombre de trois, commencèrent en 264 : elles devaient se terminer en 146, par la ruine complète de Carthage.

Jusqu'au début des guerres puniques, les indigènes de la Libye occidentale n'ont guère présenté que le spectacle de tribus plus ou moins isolées, agissant sans lien et sans coordination. Au moment où Rome entre en lutte avec Carthage, on les voit changer de rôle et se grouper, non précisément en états dûment constitués, car ils n'eurent jamais de constitution bien définie, mais en sorte de fédérations de peuplades, commandées tant bien que mal par un chef ayant un pouvoir héréditaire. Ces groupes ont reçu assez gratuitement, des historiens anciens, le nom de royaumes. Bien que cette dénomination paraisse un peu ambitieuse et

soit loin de pouvoir être prise dans un sens aussi absolu que celui qu'on lui accorde habituellement, elle a été trop généralement admise, pour qu'il n'y ait pas inconvénient à la rejeter ; et il suffit, en l'employant, d'être fixé sur sa valeur relative. Les Numides formèrent deux royaumes : celui des Massyliens à l'est, et celui des Massésyliens à l'ouest. Les Maures en formèrent un ; mais son importance historique est assez secondaire, et il n'est guère connu que par les relations qu'il eut de temps à autre avec les précédents. Les Gétules et les tribus du sud-est en formèrent un grand nombre, ou, pour mieux dire, restèrent divisés ; car, dans les rares circonstances où on les trouve en scène, on les voit toujours agir par bandes séparées. Il est assez probable que cette organisation était très-ancienne et sans doute bien antérieure à l'époque à laquelle elle apparaît pour la première fois ; mais il n'existe à ce sujet aucun document certain. On a bien cherché, faute de mieux, à en faire remonter l'origine à des invasions hypothétiques ou à des relations imaginaires, comme on l'avait déjà tenté pour les Maures, les Numides et les Gétules. Il serait inutile de répéter ici ce qui a été dit sur le peu de confiance que l'on doit accorder à de pareilles assertions. On a essayé également le système des étymologies. *Mas* en berbère veut dire *fil* ; les Massyliens et les Massésyliens porteraient donc des noms analogues à ceux que l'on est habitué à rencontrer chez les tribus de l'Afrique et de l'Orient, qui, en général, sont désignées par leur descendance rapportée à un de leurs ancêtres ; ainsi, l'on dit : les fils ou les enfants d'un tel, pour indiquer les membres de toute une population qui tire ou est sensée tirer son origine d'une seule et même famille. Mais si le mot *mas* veut dire fils, que signifie *yle* ou *hésyle*, ou tout autre analogue, en admettant que la dénomination ait été quelque peu altérée ? Est-ce un nom propre, ou est-ce un nom de chose ? Il est difficile de se prononcer à ce sujet ; et, pourrait-on le faire, la solution du problème n'en résulterait peut-être pas encore. On n'a pas craint d'affirmer que les Massyliens ou Massyles étaient les descendants des Ssyles qui, au dire d'Hérodote, habitaient sur les confins de la Tripolitaine et de la Cyrénaïque ; de Mas-syle à Mas-psyle il n'y a pas très-loin, et sur cette bizarre analogie on a conclu à une filiation entre les

deux peuples et à une invasion partie de l'est à une époque indéterminée. Cette conclusion est réellement trop hasardée pour pouvoir paraître sérieuse. Quelques étymologistes ont cru retrouver les Massyles dans les Ililten, pluriel de Ililt ou Ilil, tribu du Djurdjura, et les Massésyles dans les Islilten de l'est du Maroc. Ce rapprochement est ingénieux ; mais il n'est que le résultat d'une analogie de mots, et il a d'autant moins de valeur au point de vue de l'histoire, qu'il n'est pas possible de suivre, même approximativement, la série des transformations qu'auraient nécessairement subies les Massyliens et les Massésyliens pour arriver à être localisés aujourd'hui dans tel ou tel endroit.

Laissant de côté les hypothèses sur les invasions et sur les étymologies, on a prétendu qu'en présence de la rivalité de Rome et de Carthage, les indigènes songèrent à profiter de la lutte qui allait s'ouvrir, et que, pour mieux y parvenir, ils s'organisèrent alors en groupes plus compacts et plus unis, origine des royaumes formés. Ce serait possible jusqu'à un certain point, si l'on admettait qu'à un moment donné tant de tribus éparses aient pu réussir à s'entendre sans difficultés insurmontables ; mais c'est là une supposition tout ou moins fort douteuse. Ce qui paraît probable, en résumé, c'est que ces groupes s'étaient formés peu à peu sous l'influence d'une tribu plus importante et plus forte, et que, n'ayant joué par eux-mêmes aucun rôle marquant jusqu'au début des guerres puniques, il n'en est pas question avant cette époque dans les écrits des auteurs anciens. Quoi qu'il en soit, c'est à ce moment seulement qu'ils apparaissent dans l'histoire, et que, par conséquent, il est possible de commencer à s'occuper de ce qui les concerne. On les trouve alors établis, les Massyliens à l'est, entre la limite occidentale de l'Afrique propre et l'Ampsaga (Roumel, Oued-el-Kebir), avec la ville d'Hippo-regius pour capitale ; les Massésyliens à l'ouest, entre l'Ampsaga et la Molouia, capitale Cirta ; les Maures à l'extrême occident, entre la Molouia et l'Océan Atlantique, ayant pour ville principale Tingis (Tanger) ; les Gétules au sud, dans toute la partie du Sahara s'étendant de la Tripolitaine à l'Océan Atlantique, s'avancant vers le nord à peu près jusqu'au parallèle de la ville actuelle de Biskra, n'ayant au sud aucune limite définie, et comprenant

comme principales tribus ou confédérations de tribus, de l'ouest à l'est, les Autololes, les Darès et les Natembles. A l'est des Gétules, la Tripolitaine, qui suivit la fortune de l'Afrique propre, comprenait les comptoirs de la côte, les indigènes que les anciens désignaient sous le nom de Lotophages (mangeurs de lotus ou de jujubes), et la grande tribu à fort peu près toujours indépendante des Garamantes dans la Phazanie ou Fezzan actuel. Plus à l'est encore, dans la Cyrénaïque dont le sort se rattacha à celui de l'Égypte, outre les cinq villes grecques de Cyrène, Apollonie, Ptolemaïs, Berenice (Benghazi) et Arsinoé formant la pentapole de Libye, on citait un assez grand nombre de tribus diverses, parmi lesquelles la plus importante était celle des Nasamons.

La première guerre punique, commencée en 264, eut lieu presque exclusivement en Sicile ou sur mer dans les parages de cette île ; néanmoins, pendant le cours des hostilités qui durèrent vingt-deux ans, les Romains, sous la conduite de Marcus Atilius Regulus, tentèrent une descente en Afrique propre. En Sicile, les principaux événements furent les défaites des Carthaginois dans les batailles navales des îles Lipari (260), de Tyndaris et d'Ecnome (257) ; leur victoire, peu importante comparativement aux revers essuyés, remportée sur mer, en 249, près de Drépane ; enfin, en 242, leur défaite près des îles Egades et la prise de Lilybée par les Romains après huit ans de siège.

En Afrique, Régulus, aidé par de nombreux auxiliaires indigènes, comme l'avait été autrefois Agathocle, commença par remporter sur les Carthaginois une victoire signalée à Adis près du Bagrađa (Oued Medjerda) ; mais il fut ensuite vaincu et pris près de Tunis. L'histoire nous a conservé le souvenir de son héroïsme et de son respect à la foi jurée. Envoyé en 250 à Rome, sur parole, pour traiter de l'échange des prisonniers, il alla plaider dans le Sénat romain contre sa propre cause, et, esclave de la parole donnée, il retourna à Carthage où, disent certains auteurs, on le fit périr dans des tourments affreux. La guerre se termina en 242. Carthage y perdit ses possessions de Sicile, ainsi que la Sardaigne et la Corse qui lui furent enlevées un peu plus tard, en 238 et en 237, en pleine paix et sans qu'elle put s'y opposer, occupée qu'elle était à se remettre de ses revers.

Pendant toute cette période, les indigènes de l'Afrique se mirent à la solde des Carthaginois et leur rendirent de grands services, tout en leur créant, comme d'habitude, de nombreux embarras ; mais après la conclusion de la paix, lorsque le trésor épuisé ne permit pas de les solder complètement, ils se soulevèrent en masse, pillèrent l'Afrique propre, et assiégèrent Carthage, qui, déjà accablée par le poids de ses désastres, fut sur le point de succomber sous cette nouvelle calamité. Cette révolte est connue sous le nom *guerre des siipendiés* : elle éclata en 242, l'année même de la clôture des hostilités avec les Romains. Heureusement pour Carthage, la division ne tarda pas à se mettre parmi les révoltés assez mal commandés par Mathos et Spendius, que Navarase, roi des Massyliens, s'offrit de lui-même à réduire. La lutte, soutenue du côté des Carthaginois par Amilcar Barca, n'en dura pas moins quatre années entières sans trêve ni merci ; et lorsque les mercenaires, vaincus, eurent été forcés de mettre bas les armes, en 238, la république se trouva plus épuisée que jamais.

Cet épuisement ne dura toutefois que quelques années, après lesquelles, à peu près remise, Carthage songea à réparer les pertes qu'elle avait subies dans la guerre précédente. Elle jeta alors les yeux sur l'Espagne, où, bien que depuis longtemps maîtresse du commerce, les circonstances ne lui avaient pas permis de remplacer les Tyriens comme possesseurs d'un territoire effectif. Dans ce pays, les établissements fondés par Tyr avaient décliné depuis longtemps et avaient pour la plupart été remplacés par des colonies grecques qui au troisième siècle, étaient parvenues à un état très-florissant. C'était une conquête à faire ; mais les difficultés ne paraissaient pas insurmontables, et ce devait être une compensation à la cession forcée de la Sicile. Elle fut entreprise dès 232 par Amilcar Barca. Les Carthaginois firent en peu de temps des progrès rapides : mais ce fut une occasion de faire renaître les hostilités avec les Romains. A Carthage, un fort parti penchait pour la guerre, et à sa tête se trouvait Annibal, le fils d'Amilcar Barca. Ennemi juré de Rome, ne cherchant qu'une occasion de renouveler la lutte, Annibal, nommé en 225 chef de l'armée d'Espagne, ne vit rien de mieux, pour mettre à exécution ses projets, que d'aller en pleine paix, en 219, assiéger

et prendre Sagonte qui, par crainte des Carthaginois, s'était mise sous la protection de Rome.

La seconde guerre punique éclata : l'évènement principal fut la fameuse expédition qu'Annibal, parti d'Espagne, conduisit en Italie, en traversant les Gaules et en franchissant les Alpes ; ses grandes victoires du Tesin et de la Trébie en 218, du Trasimène en 217, de Cannes en 216. Rome allait succomber, mais les vainqueurs s'arrêtèrent. Annibal, auquel Carthage, excitée par Hannon, l'ennemi du parti de la guerre, n'envoyait ni hommes ni argent, demeura en Campanie sans faire de nouveaux progrès, et la fortune se tourna contre lui. Néanmoins, malgré sa défaite à Nole et celle de son frère Asdrubal Barca sur le Metaure en 207, il réussit à se maintenir encore longtemps en Italie, et il ne partit que lorsque les Romains ayant porté la guerre en Afrique, il fut rappelé pour défendre Carthage.

Pendant cette expédition, les hostilités suivaient leur cours en Espagne. Les deux Scipion, Publius Cornelius, fils de Lucius, et son frère Publius Cornelius Calvus, soumettaient une partie du pays ; mais ils étaient vaincus et tués en 212 par Asdrubal Barca. Le fils de Publius Cornelius (Scipion l'Africain) continuait la guerre, prenait Carthagène, remportait en 209 sur Asdrubal, fils de Giscon, la victoire de Betule, et, malgré la résistance opiniâtre de Magon, parvenait, en 206, à se rendre maître de tout le pays.

C'est ce même Scipion qui eut le commandement des troupes romaines envoyées en Afrique en 205. Dans cette campagne, il fit des progrès rapides. Les Carthaginois, battus sur tous les points, se virent forcés de rappeler Annibal ; mais le vainqueur de Cannes ne ramena pas avec lui la fortune qui lui avait été si longtemps favorable sur le territoire ennemi, et il fut vaincu à Zama (202). Carthage épuisée fut forcée d'accepter une paix désastreuse qui lui enlevait l'Espagne avec tout ce qu'elle possédait en dehors de l'Afrique, ruinait à jamais sa puissance, et la mettait à la merci de sa rivale.

Ici, les royaumes numides, apparaissent pour la première fois avec un rôle véritablement important, et leur histoire, malgré certaines lacunes et quelques obscurités, commence à prendre,

dans les écrivains anciens, des proportions bien définies. A l'époque où commença la deuxième guerre punique, Gula était roi des Massyliens, et les Massésyliens étaient commandés par Syphax. Ces deux chefs, jaloux l'un de l'autre et ne cherchant qu'un prétexte pour se nuire mutuellement, ne pouvaient pas être disposés à embrasser la même cause. Aussi, lorsqu'à l'ouverture des hostilités, Gula se fût rangé du côté des Carthaginois auxquels son père Naravase avait rendu de grands services dans la guerre des stipendiés, ainsi qu'il a été dit plus haut, Syphax s'empressa de se déclarer l'allié des Romains qui, ne dédaignant pas une pareille alliance, lui envoyèrent un centurion, chargé d'instruire et de discipliner son armée. Vainqueur dans une première rencontre, le roi des Massésyliens ne tarda pas à voir tourner la fortune et il fut battu à deux reprises différentes par le fils de Gula, le jeune Massinissa. Mais, son heureux adversaire étant allé en Espagne combattre pour les Carthaginois, il reprit la campagne et obtint quelques succès.

Massinissa demeura six années en Espagne, combattant sous les ordres de Magon ; mais tout en servant les Carthaginois avec zèle, il commençait à se repentir d'avoir embrassé leur alliance. Gula était mort en Afrique, et ses états, après avoir passé successivement entre les mains d'Œsalcés et de Capusa, l'un le neveu, l'autre le frère du roi décédé, étaient devenus l'apanage du jeune Lucumacés qui gouvernait avec l'appui de Carthage. Privé d'un héritage auquel il avait des droits légitimes et que ses services auraient dû lui garantir, Massinissa songea à abandonner ses alliés et à chercher dans Rome un appui plus profitable. On a voulu voir, dans ce changement du chef numide, l'entraînement d'un grand cœur vers une noble cause ; on n'a pas manqué de dire que Scipion, lui ayant rendu sans rançon son neveu Massiva fait prisonnier, il fut saisi d'admiration pour le caractère magnanime des Romains, et conçut dès lors le projet de changer de parti. Il est plus probable que, dans cette occasion, il céda à des motifs d'intérêt personnel, et que, les Carthaginois ne faisant rien pour lui, n'hésitant même pas à le blesser ouvertement dans l'espoir d'attirer à eux Syphax, il se trouva naturellement porté à les abandonner.

Quoi qu'il en soit, les rôles se trouvèrent changés, Massinissa, devenu l'allié des Romains, revint en Afrique pour conquérir son royaume, et Syphax, après de longues hésitations, ayant fini par épouser la belle Sophonisbe, fille d'Asdrubal, embrassa le parti des Carthaginois. A la tête de quatre mille cavaliers fournis par Bocchar, roi des Maures, et secondé par les anciens amis de son père, Massinissa arriva en vainqueur dans le pays des Massyliens, battit Lucumacès, et s'empara du pouvoir. Syphax, excité par Carthage, et sous le prétexte d'un terrain contesté entre les deux royaumes, envahit tout-à-coup les états du nouveau roi, et, l'ayant battu complètement, le réduisit à aller, à la tête de quelques partisans, se réfugier dans le mont Balbus (Djebel Mesboula). Là, Massinissa vécut pendant quelque temps à la mode des brigands, mettant tout au pillage et causant le plus grand mal à ses ennemis ; mais à la fin, serré de près par un lieutenant de Syphax, il s'enfuit sur le territoire de Clypea ; il fut encore battu, et, poursuivi avec acharnement, il réussit à s'échapper et à se réfugier presque seul dans une caverne, d'où il sortit bientôt, ralliant à lui de nouveaux amis pour essayer encore une défaite entre Hippo-regius et Cirta. Ce fut enfin là son dernier revers. Retiré pendant quelque temps chez les Garamantes, il reparut à la suite de Scipion débarqué en Afrique, prit part à la bataille de Zama, et reconduit chez les Massyliens par Lelius, il battit Syphax sous les murs de Cirta et le livra enchaîné aux Romains.

Il serait superflu de raconter ici l'histoire de Sophonisbe. Le Trissin sur la scène italienne, Mairet, le grand Corneille, Lagrange-Chancel et Voltaire sur la scène française, se sont inspirés du récit de Tite-Live pour retracer cet épisode émouvant dans des tragédies qui, il faut le dire, n'ont pas été leurs chefs-d'œuvre. Ils ont représenté le roi des Massyliens pénétrant dans Cirta après la prise de son rival et se laissant attendrir par les larmes de la fille d'Asdrubal ; ils l'ont montré épousant sa captive, et aimant mieux lui donner la mort que de la livrer à Scipion, ainsi qu'il en avait reçu l'ordre, pour l'envoyer à Rome orner le triomphe du vainqueur.

La deuxième guerre punique était terminée, et Carthage épuisée n'attendait plus que le coup de grâce. Syphax mourut à

Albe au moment où il allait paraître au triomphe de Scipion ; et Massinissa fut reconnu roi au nom de Rome, avec Cirta détachée des possessions de son ancien adversaire pour devenir sa capitale. A ce territoire il ne tarda pas à joindre tout le pays des Massésyliens qui, laissé momentanément à Vermina, le fils de Syphax, fut réuni, deux années plus tard, à la mort du possesseur, au royaume des Massyliens.

Dans l'intervalle qui sépara la deuxième guerre punique de la troisième, l'allié des Romains ne laissa pas aux Carthaginois un seul instant de repos : s'agrandissant à leurs dépens, leur enlevant tout le sud avec la Byzacène et la Tripolitaine, et s'étendant jusqu'à Bizerte, sur le littoral septentrional, sans que Rome songeât à intervenir.

Enfin commença le troisième acte de cette lutte, qui consiste dans la prise et l'anéantissement de Carthage, après un siège de trois ans, par Scipion Emilien (146). Massinissa n'assista pas au triomphe de ses alliés : il mourut quelque temps après l'ouverture des hostilités, et il n'en vit pas la fin. Il n'eut pas le regret de voir les vainqueurs occuper eux-mêmes leur conquête, n'abandonnant à la Numidie que quelques villes frontières peu importantes, entre autres Tala, Bulla et Zama, et s'appropriant la Zeugitane, la Byzacène et la Tripolitaine.

#### CHAPITRE IV

A dater de la ruine de Carthage, une nouvelle existence commence en quelque sorte pour les Numides. Formés par Massinissa à des mœurs plus en rapport avec la civilisation romaine, ne pouvant plus faire un pas sans l'intervention des vainqueurs de Carthage établis à leurs portes, ils deviennent incapables de maintenir l'intégrité de leur indépendance, et malgré de violentes secousses ils se laissent en grande partie absorber peu à peu dans l'empire de Rome.

Massinissa mourant avait chargé Scipion Emilien de partager ses états entre ses trois fils, et ses dernières volontés avaient été

religieusement respectées. Micipsa avait eu l'autorité principale, avec Gulussa commandant l'armée et Manastabal chargé de la justice. Resté bientôt seul par la mort de ses deux frères, Micipsa gouverna jusqu'en 119, sans que sa sympathie pour les Romains se démentît un seul instant et sans qu'aucun événement remarquable vînt interrompre son règne. A sa mort, ses états furent partagés entre ses deux fils, Adherbal et Hiempsal, et son neveu Jugurtha, fils de Manastabal.

Esprit vif et délié, formé à l'école des Romains pour lesquels il avait combattu en Espagne, sous les ordres de Scipion, au siège de Numance ; connaissant tout ce que la civilisation romaine pouvait alors apprendre à une intelligence d'élite, Jugurtha avait su s'acquérir une grande popularité en Numidie, et son ambition effrénée pouvait faire prévoir qu'il se contenterait difficilement de la portion d'héritage accordée par Micipsa. En effet, le partage était à peine terminé qu'Hiempsal, surpris par son cousin dans Thermida, fut impitoyablement égorgé. Adherbal épouvanté demanda des secours à Rome ; mais Jugurtha ne lui laissa point le temps de recevoir une réponse ; et, l'attaquant à l'improviste, il le réduisit à aller chercher un refuge dans la province romaine. Des commissaires envoyés par la république arrivèrent pour rétablir le prince détrôné ; mais ils se laissèrent corrompre par l'or de Jugurtha qui, dans ce nouveau partage, obtint la meilleure part, c'est-à-dire tout le territoire compris entre l'Ampsaga et la Molouia, à l'exception de Cirta. Les députés étaient à peine partis que le neveu de Micipsa reprenait les armes et assiégeait Adherbal dans Cirta. De nouveaux députés, vendus comme les autres, ne firent rien pour le malheureux roi qui, réduit à la dernière extrémité et forcé de se rendre, fut massacré avec tous les siens, sans même en excepter quelques soldats italiens qui étaient avec lui et que leur nationalité fut impuissante à protéger.

Le peuple romain, qui n'avait pu trouver des hommes assez intègres pour prévenir ces événements, montra la plus vive indignation en apprenant la mort d'Adherbal et surtout celle des soldats italiens. La guerre fut résolue ; Calpurnius Bestia, envoyé en Afrique, commença aussitôt les hostilités et prit quelques villes. Mais cédant à son tour à l'astuce et à l'or du Numi-

de, il consentit à lui accorder une paix avantageuse. Le peuple ne voulut pas ratifier ce honteux traité, et Jugurtha fut mandé pour donner des explications. Il se rendit à cette invitation, et il employa ses moyens ordinaires ; déjà même il était parvenu à se faire excuser, lorsque, n'ayant pas craint de faire assassiner, dans Rome même, un certain Massiva, frère d'Adherbal, il ne lui fut plus possible de conjurer la colère publique. Chassé de la ville, il retourna en Numidie, où il déclara ouvertement la guerre à ses anciens alliés (111).

Les premières hostilités, dirigées par Albinus et par son frère Aulus, ne furent pas à l'avantage des Romains. Aulus, occupé à faire le siège de Suthul, fut attiré par ruse à la poursuite des Numides et défait complètement. Metellus, qui prit alors le commandement de l'armée, devait faire changer la fortune : d'une habileté éprouvée et, ce qui était plus rare à cette époque, d'une incorruptibilité incontestable, il commença par rétablir la discipline dans son armée, puis il se mit en marche sans vouloir écouter les propositions de paix de Jugurtha, s'empara de Vacca, battit les Numides sur le fleuve Muthul, et, après avoir ravagé tout le pays, mit le siège devant Zama. Mais l'hiver était venu ; le siège dut être levé, et l'armée se retira dans la province romaine. Jugurtha profita de ce moment de répit pour reprendre Vacca et pour égorger la garnison qui y était restée. Toutefois il n'eut pas le temps de profiter de son succès : Metellus, s'étant remis en campagne, reprit Vacca, défit les Numides, et pénétra dans Cirta. Jugurtha, réfugié un instant dans Tala, se vit forcé de céder encore cette place, et il s'enfuit chez les Gétules, d'où il fit un appel à son beau-père Bocchus, roi de la Mauritanie. A la tête d'une nouvelle armée, il s'avança vers Cirta ; mais les Romains occupaient sous cette place une position formidale, et il n'osa pas les attaquer.

Marius, lieutenant de Metellus, remplaça ce dernier à la tête de l'armée et continua à remporter de nouveaux avantages ; mais, quoique vainqueur sur tous les points et maître des principales places, il n'en était pas moins harcelé continuellement. La mort ou la prise de Jugurtha pouvait seule mettre un terme aux hostilités. Ne pouvant parvenir à s'emparer de son ennemi, Ma-

rius songea à séduire Bocchus et à l'amener à une trahison. Le roi de Mauritanie hésita longtemps ; mais enfin, vaincu par l'adresse de Sylla, questeur de l'armée romaine, il consentit à ce que l'on voulait de lui et s'engagea à livrer son gendre. Sous le prétexte de traiter de la paix, une entrevue fut ménagée entre Sylla et le roi numide ; et lorsque celui-ci, seul et sans armes, fut arrivé au lieu du rendez-vous, des soldats appostés se jetèrent sur lui et le conduisirent pieds et poings liés à Marius. Dès ce moment, la guerre était terminée : Jugurtha alla mourir de faim dans un cachot de Rome, et les vainqueurs disposèrent à leur gré de l'Afrique septentrionale. Bocchus, pour prix de sa trahison, joignit à ses états la partie occidentale du royaume des Masésyliens ; le reste des états du vaincu fut donné à un de ses frères, nommé Gauda, qui avait depuis longtemps abandonné la cause des Numides et qui se trouva ainsi maître du territoire compris entre le méridien de Saldæ et la limite de l'Afrique propre, c'est-à-dire à peu près la province actuelle de Constantine. Quant aux Romains, ils se contentèrent d'agrandir un peu, du côté de l'ouest, leur province d'Afrique, en reprenant les points qu'ils avaient cédés à la Numidie en 146 ; mais s'ils se montrèrent aussi peu exigeants dans leurs prétentions, ce fut sans doute uniquement pour s'épargner provisoirement la peine de gouverner eux-mêmes un trop vaste territoire : car à partir de cette époque ils peuvent être considérés, par l'influence qu'ils exercent, comme les véritables et les seuls maîtres de la Numidie et de la Mauritanie.

Gauda ne jouit pas longtemps du pouvoir ; il mourut, laissant ses états partagés entre ses deux fils Hiempsal et Jarbas : le premier eut la partie orientale avec Cirta pour capitale, le second commanda aux tribus les plus occidentales. On était alors, à Rome, aux temps des guerres civiles ; les plébéiens et les patriciens étaient en présence, les premiers ayant à leur tête Marius, les seconds Sylla, et les deux chefs se disputant la dictature, sous le prétexte de prééminence de parti. Les Numides, intimement mêlés désormais aux événements de Rome, ne restèrent pas indifférents à la querelle. Hiempsal se déclara pour Sylla, fut renversé par Jarbas, partisan de Marius ; et peu de temps après,

Pompée, venu en Afrique pour relever le parti de l'aristocratie, le replaça au pouvoir et lui donna les états de son rival mis à mort (81).

Lorsque Sylla et Marius eurent disparu, de nouvelles ambitions surgirent dans la république romaine. César, le neveu de Marius, se mit à la tête du parti démocratique, Pompée personnifia les prétentions de l'aristocratie; et tous les deux, comme ceux qui les avaient précédés, cherchèrent des partisans en Afrique. Bocchus et Bogud s'étaient partagé la Mauritanie après la mort du beau-père de Jugurtha : ils embrassèrent la cause de César. Quant à Pompée, il trouva un puissant auxiliaire dans Juba I, le successeur d'Hiempsal.

La fortune, favorable en Europe au parti plébéien, lui fut d'abord contraire en Afrique. Curion, lieutenant de César, fut battu par Juba sur les bords du Bagrada, et la plupart des chefs pompéiens se groupèrent autour du roi numide. Metellus Scipion prit le commandement des troupes romaines fidèles au parti de l'aristocratie, et Caton s'enferma dans Utique, décidé à y mourir plutôt que de voir la dictature tomber aux mains de César.

Maître de l'Italie, César devait nécessairement songer à poursuivre ses ennemis jusque dans le dernier asile où ils se maintenaient encore. Aussi lorsque, après avoir vaincu Pompée à Pharsale et l'avoir réduit à aller chercher la mort en Égypte, il put jeter les yeux sur l'Afrique, il n'hésita pas à venir en personne, à la tête de quelques troupes, débarquer à Adrumète. Là, il commença par se retrancher dans une forte position, et après avoir rallié à sa cause plusieurs tribus indigènes qui autrefois avaient suivi la fortune de Marius, il se trouva en mesure de commencer les hostilités. Aussitôt il fait marcher contre Cirta le chef de partisans Sittius, et lui-même, ayant fait venir quelques renforts de Rome, s'avance à marches forcées sur Thapsus.

Tandis que Sittius, secondé par Bocchus et Bogud, se rendait maître de Cirta et opérait une diversion favorable en occupant une partie des troupes numides, Metellus Scipion se décidait à une action générale, et rejoint par Juba qui lui amenait des renforts, il marchait contre César, dans l'espoir de lui faire lever le siège de Thapsus. La bataille s'engagea sous les murs même de

la place, et malgré le courage et l'acharnement qu'ils y déployèrent, les Pompéiens durent chercher leur salut dans la fuite. Cette victoire fut décisive : le parti opposé à César était anéanti, et le vainqueur put dicter ses volontés aux Numides (46).

Juba, échappé au carnage qui avait suivi sa défaite à Thapsus, s'était tué de désespoir. La partie de ses états comprise entre l'Ampsaga et la limite de l'Afrique propre fut réunie à la province romaine et administrée avec cette dernière, au nom de Rome, par un proconsul siégeant à Utique. Cirta et son territoire fut donnée à Sittius pour prix de ses services et devint ainsi la colonie des Sittiens ; enfin ce qui restait des états de Juba, c'est-à-dire le territoire compris entre l'Ampsaga et le méridien de Saldæ, moins Cirta et ses dépendances, fut accordé à Bocchus, au détriment de Massinissa, allié de Juba, et ayant, par sa famille, des droits à l'ancien royaume de Jarbas.

Plus tard, un certain Arabion, fils de ce Massinissa dépossédé, et réfugié en Espagne auprès de Pompée le jeune, vint après la mort de César soulever les tribus, se créa un parti puissant, chassa Bocchus, et, après s'être défait de Sittius et s'être emparé de Cirta, parvint au pouvoir en Numidie. C'était l'époque de la dernière phase de ces guerres civiles qui allaient se terminer par la suppression de la république et par l'inauguration de l'empire romain. Octave, le neveu de César, et Antoine étaient en présence, ayant à lutter tous les deux contre le parti démocratique. L'Afrique Romaine suivit toutes les péripéties de cette rivalité nouvelle : tombée d'abord aux mains de Sextius, le partisan d'Antoine et l'allié d'Arabion, elle échut à Octave, lorsque les deux rivaux réconciliés eurent formé avec Lépide le deuxième triumvirat. Les triumvirs ayant écrasé à Philippes les derniers débris du parti républicain, un nouveau partage des provinces donna la Proconsulaire d'Afrique à Antoine.

P. FLATTERS.

(A suivre.)

